

PARCOURS

« Création constante, remise en question dès que le but nous semble atteint, toute œuvre d'art invente un moment fugitif de la liberté de l'homme, qui, dans l'instant où il se réalise, tend à réduire cette promesse en cendres : il lui faudra renaître aussitôt sous une forme nouvelle. » - Jean Bazaine

Au cours des années 60, la seule ligne horizontale de certaines toiles présentées par des peintres minimalistes était lourde de sens. Son interprétation fut sans appel. Non seulement elle présentait le « faire-part de deuil » de l'art abstrait, elle était également porteuse d'un autre message : la fin d'un type de peinture dans lequel aucune forme de représentation n'était tolérée et qui, depuis le début du vingtième siècle, fut toujours considéré comme avant-gardiste.

Dans ce contexte culturel Simon Hantaï, après s'être détourné du surréalisme puis de l'abstraction lyrique, expérimenta une approche qui lui permit de déployer son action en fonction des propriétés du support textile. Au cours de cette même période, quelques groupes d'une nouvelle génération de peintres, issus de différentes régions, créèrent dans la même optique de nouveaux rapports entre la structure du châssis, la texture de la toile et la matière pigmentaire. Ces plasticiens refusèrent l'académisme et amorcèrent une troisième voie entre le pop art et l'abstraction radicale. Ils se réfugièrent alors délibérément dans l'envers du décor, décidés à en découdre jusqu'au bout. Ils mirent en évidence les dessous de la peinture, c'est-à-dire les possibilités plastiques qu'offraient les constituants matériels du tableau.

Avec Jean-François Dubreuil, Charles Le Bouil, Francis Limerat, Pascal Mahou et Jean Mazeaufroid, je fus, en 1975, un des membres fondateurs de l'organisation « T,P. Travaux, Pratiques » dont l'activisme culturel était au service d'une peinture « construite » développant sa propre nécessité à partir des éléments qui la fondent. Au cours de la quinzaine d'années durant lesquelles notre activité fut la plus forte, le groupe participa à de nombreuses expositions en France ou à l'étranger ainsi qu'aux activités de sa propre galerie alternative, à Paris : « le 30 ».

Durant les années 70 j'ai réalisé de nombreuses « toiles libres » à partir d'un travail sur le pli, la structure et le montage. Cette démarche dans laquelle je fus pleinement impliqué ne m'empêchait de voir que le lien avec la peinture devenait de plus en plus ténu. La rupture était inévitable. Elle se produisit au milieu des années 80, au terme de la modernité. Je n'en fus pas moins heureux d'avoir participé à ce chant du signe qui ne manqua ni de vigueur, ni de rigueur...ni d'amitiés.

Cette fin de modernité fut principalement marquée par la défection du public vis-à-vis d'une forme d'expression qui, pour avoir trop tirée la langue manquait de salive. Très éloigné des pionniers que furent Kandinsky, Klee, Malevitch, Mondrian...et recroquevillé sur lui-même, cet art abstrait finit par faire appel, en fin de course, à des compléments extra-picturaux qui le dénaturèrent. Dès lors la place royale que cette tendance occupait fut laissée en jachère tandis que la crise du marché de l'art s'amorçait.

Pour pallier la morosité du milieu artistique depuis l'assèchement d'un courant qui fut impétueux pendant plus d'un demi-siècle, une nouvelle orientation s'imposait. Les décideurs culturels optèrent pour les resucées des « impertinences dadaïstes » (Anaïs Nin) en soutenant un non-art festif sans autres caractéristiques distinctives. Ils le nommèrent, sans prendre de risque, « art contemporain ». Cette appellation présente un avantage, elle durera plus longtemps et un inconvénient : celui d'ouvrir les vannes du tout-venant, de

tous les négationnistes de l'art. Ceux là même qui considèrent, à juste titre d'ailleurs dans notre type de société, que le but de l'artiste contemporain est de gagner un maximum d'argent pour un minimum de travail. De fait, les cotes de quelques élus flambèrent et le non-art néo-dadaïste devint le fer de lance du « Financial-Art ».

« Il reste l'essentiel, ce vide que les années creusent en nous plus profondément, cette faim violente d'une réalité « extérieure », qui prend lentement la forme de notre réalité la plus secrète » Jean Bazaine

Totalement réfractaire, dès le début de la post modernité, à cette culture intensive menée tambour battant sur tous les fronts, je pris du recul vis à vis d'une marchandisation de l'art qui allait accueillir des individus prêts à s'adapter au nouveau moule institutionnel afin de « faire carrière ».

Je tirai les conséquences de ce changement de cap. Je quittai Paris pour me ressourcer dans un hameau proche de la cité des Fables. J'éprouvais le besoin de me tenir à l'écart et de revoir papillons et libellules. Je ne crois guère au progrès et je suis plutôt un « homme religieux » qui vit en marge des dogmes. Autant dire que je ne crois pas plus à l'avenir radieux qu'à un avenir paradisiaque. Par-contre je crois en la vie et à la beauté. L'art -mais pas seulement- m'a offert la possibilité de satisfaire cet amour.

Ecouter « la parole muette » des terres de moissons et de vendanges ne fut pas sans incidence sur le développement de mon travail.

Après un entracte salutaire, je repris les pinceaux en recommençant par le commencement, par la pomme.

Michel Charlier-Haldorf – 1991 -